

Homme et Animal : une différence de degré ou de nature ?

Darwin, et à sa suite de nombreux biologistes, ont tranché : entre l'Homme et l'Animal n'existe qu'une différence de degré, non de nature, contrairement à ce que pensent les religieux et bien des humanistes. Or la philosophie peut concilier les deux positions antagonistes en les départageant et en les faisant cohabiter.

A mesure que croissent la prise en compte de la « sensibilité » et du « confort » de l'animal ainsi que la critique de l'alimentation carnée, le statut social et juridique de ceux que les Anciens appelaient les « brutes » évolue en conséquence.

Une question émerge avec force, y compris dans les faits divers d'actualité et les tribunes politiques : l'homme constitue-t-il une espèce particulière parmi les êtres vivants ? Un tel privilège longtemps accordé par les religions et la philosophie est-il aujourd'hui encore de mise ? Bien des défenseurs de la cause animale le lui contestent.

Mais ils ne sont pas les seuls : de nombreux scientifiques leur emboîtent le pas, arguant de la continuité des êtres vivants instaurée par la théorie de l'évolution. La biologie, l'éthologie (étude des mœurs des animaux), voire les neurosciences, décrivent des processus semblables à l'œuvre tant chez nos compagnons domestiques et sauvages que chez nous. Elles prétendent même trouver dans nombre d'espèces des signes de libre arbitre et de conscience. Il y aurait tellement peu de différences entre l'homme et l'animal qu'il faut rabaisser notre orgueilleuse suprématie et rehausser l'animal à notre niveau, en lui accordant quasiment les mêmes droits que ceux que nous accordons à l'être humain. Certains antispécistes (qui dénie la spécificité de l'espèce humaine) en arrivent ainsi à traiter d'assassins les professionnels de la viande : tuer un bœuf serait aussi grave que tuer un être humain !

Il n'y aurait donc pas de différence essentielle, de *nature*, entre nos amies les bêtes sauvages et domestiques et nous, mais simplement, comme l'a affirmé Darwin, l'un des deux principaux inventeurs de la théorie de l'évolution, des différences de *degré*.

Les particularités dont fait montre l'espèce humaine sont repérées ou présumées dans les organismes de nombreuses autres espèces, plus ou moins ébauchées ou affirmées.

Ainsi, selon toute vraisemblance, les tensions entre spécistes (qui accordent des valeurs et des droits spécifiques à l'espèce humaine) et antispécistes, qui considèrent le spécisme comme une forme de racisme, ne peuvent que s'exacerber, tant les valeurs et les intérêts des uns et des autres sont contraires.

Le présent texte a pour ambition d'imaginer une voie tierce permettant aux rivaux de s'entendre tout en conservant leur différence. Les deux positions, croyons-nous être à même de montrer, peuvent cohabiter. Pour ce faire, il faudra que chaque partie abandonne certaines prétentions exorbitantes et reconnaisse la légitimité de positions qu'elle ne partagerait pas pour autant. Chacune sera alors admise par l'autre et un débat constructif pourra s'engager pour faire avancer le dossier et gérer les interrelations.

Pour appuyer notre raisonnement, nous nous intéressons à un livre richement documenté, rédigé par Frans de Waal, biologiste et éthologue de formation. Spécialisé dans le comportement des primates, ce scientifique néerlandais de renommée mondiale milite contre la hiérarchie des espèces et pour la reconnaissance de la « cognition » animale. Il a publié en 2016 *Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ?*, au éditions Les Liens qui libèrent¹.

Voici comment son éditeur présente l'ouvrage : « Qu'est-ce qui distingue votre esprit de celui d'un animal ? Vous vous dites peut-être : la capacité de concevoir des outils ou la conscience de soi – pour citer des traits qui ont longtemps servi à nous définir comme l'espèce dominante de la planète.

« Dirons-nous que nous sommes plus stupides qu'un écureuil parce que nous sommes moins aptes à nous souvenir des caches de centaines de glands enterrés ? Ou que nous avons une perception de notre environnement plus fine qu'une chauve-souris dotée de l'écholocation ?

« De Waal retrace l'ascension et la chute de la vision mécaniste des animaux et ouvre notre esprit à l'idée d'un esprit animal bien plus raffiné et complexe que nous ne l'imaginions...

« Frans de Waal nous emmène à la découverte de pieuvres qui se servent de coques de noix de coco comme outils ; d'éléphants qui classent les humains selon l'âge, le sexe et la langue ; ou d'Ayumu, jeune chimpanzé mâle dont la mémoire fulgurante humilie celle des humains. Sur la base de travaux de recherche effectués avec des corbeaux, des dauphins, des perroquets, des moutons, des guêpes, des chauves-souris, des baleines et, bien sûr, des chimpanzés et des bonobos, Frans de Waal explore l'étendue et la profondeur de l'intelligence animale. Il révèle à quel point les animaux sont en réalité intelligents et à quel point, trop longtemps, nous avons sous-estimé leurs aptitudes ».

Le livre refermé, on ne peut qu'adhérer à la thèse de l'auteur. Comme pour prouver ses dires, chaque semaine est publiée par la communauté scientifique une découverte de la complexité

¹http://www.editionslesliensquilibrent.fr/livre-Sommes_nous_trop_b%C3%AAtes_pour_comprendre_l_intelligence_des_animaux_-487-1-1-0-1.html

de la « cognition » animale. Opposer intelligence humaine et intelligence animale est aujourd'hui totalement dépassé. L'homme doit rabattre son orgueilleuse certitude d'être supérieur.

Les observations disent que les animaux ne sont pas mus uniquement par leurs instincts : ils agissent intelligemment, ont des intentions, réfléchissent à des stratégies, sont capables d'apprentissage, etc. Dès lors, nous devons leur concéder la faculté de s'émouvoir, de penser et de décider, voire, pour certains d'entre eux, la conscience et la moralité.

« Les singes rient », affirme de Waal. Il faut leur reconnaître, comme pour nous, une « vie intérieure » et une volition. « Cessons de faire de l'homme la mesure de toutes choses ! »

Les exemples développés dans l'ouvrage évoquent de véritables « exploits cognitifs », comme celui de cette pieuvre qui, enfermée dans un bocal coiffé d'un couvercle à vis, parvient à s'en extraire ! Ils ébranlent la thèse mécaniste qui ne voit dans l'animal qu'un automate aux rouages sophistiqués fonctionnant sur le seul mode action-réaction. Totalement obsolète, la thèse cartésienne de « l'animal-machine » doit être définitivement abandonnée².

Franz de Waal va encore plus loin en proposant « un moratoire sur les spéculations concernant l'originalité de l'homme. Etant donné leur bilan lamentable, il est temps de s'en abstenir pendant quelques décennies. (...) Pour les humains, ces conjectures sont peut-être agréables à lire, mais, pour ceux qui s'intéressent, comme moi, à toutes les cognitions de la planète, elles constituent une perte de temps monumentale ».

Si M. de Waal met à mal toutes les « exceptions humaines » que l'on a cru pouvoir déceler tout au long de l'Histoire, sa position n'est pas caricaturale pour autant : « Je ne suis pas du genre à faire souvent ce type de déclaration, mais je considère que nous sommes la seule espèce linguistique. En dehors de notre espèce, pour être honnête, il n'y a aucune preuve de communication symbolique aussi riche et multifonctionnelle que la nôtre. (...) D'autres espèces sont très capables de communiquer leurs processus intérieurs, leurs émotions et leurs intentions, ou de coordonner des actions et des plans au moyen de signaux non verbaux, mais leur communication n'est ni symbolique ni infiniment flexible comme le langage. (...) Le grand avantage du langage est d'abord et avant tout de transmettre des informations qui transcendent l'ici et maintenant ».

² En fait, la thèse cartésienne a été très souvent mal comprise et caricaturée. Son dualisme (pensée/étendue), par exemple, est critiqué alors que, pour le philosophe français, l'opposition entre l'âme et le corps n'est utile que pour notre entendement, la réalité de leur union étant tout simplement à constater par notre vécu.

En effet, il permet de « communiquer des informations sur des réalités absentes » et est assez complexe et élaboré pour « exprimer des émotions et des sentiments, transmettre du savoir, développer des philosophies et écrire de la poésie et de la fiction. Quel pouvoir incroyable ! Et qui, semble-t-il, nous est tout à fait personnel ».

Il précise cependant que, « comme pour bon nombre de grands phénomènes humains, quand on le divise, on retrouve certaines de ses parties ailleurs. (...) Des éléments cruciaux, comme les alliances de pouvoir (politique) et la propagation d'habitudes (culture), ou encore l'empathie et le sens de la justice (morale), peuvent être détectés en dehors de notre espèce. Il en va de même pour les aptitudes qui sous-tendent le langage », chez les abeilles, les singes et certains oiseaux, par exemple.

C'est pourquoi l'éthologue néerlandais voit dans ces toutes différences uniquement des différences de grades, sur une même échelle. Et il ajoute : « Le public a [désormais] pris l'habitude des illustrations les plus diverses de l'intelligence animale, notamment dans les articles de presse et des blogs sur les animaux généreusement parsemés de termes comme *pensant*, *conscient* et *rationnel* ». Termes qu'il utilise lui-même pour certaines espèces animales. Homme-animal : une simple différence de degré, non de nature.

La messe est-elle définitivement dite pour autant ?

Non, car comme à nombre d'individus, il nous paraît qu'une différence de *nature* existe quand même, *aussi*, entre l'espèce humaine et toutes les autres espèces vivantes. Il y a bien d'innombrables similitudes entre les dispositions biologiques, physiologiques, neurologiques, psychologiques et sociales de l'homme et de l'animal. Ces similitudes nous autorisent à penser que des schémas communs sont à l'œuvre entre les espèces et que des patterns sont partagés par les différents genres biologiques. Les embryons des vertébrés ressemblent quasiment tous aux premiers jours de leur développement. De même, nous sommes construits avec les mêmes briques (molécules, cellules, etc.). Nous avons 35 % de gènes codants en commun avec la jonquille, 70 % avec l'oursin et plus de 90 % avec le chimpanzé !

Toutes ces considérations ont convaincu nos contemporains que cette continuité entre les espèces et dans le temps ne peut s'expliquer que par la théorie de l'évolution darwinienne. Celle-ci suppose qu'un ou quelques organismes vivants (cellules, bactéries...) furent à l'origine, et formèrent le tronc commun, de toutes les espèces vivantes, dont la nôtre, grâce aux descendance avec modification et survie du plus apte.

Nous ne pouvons pas nier l'unité du vivant et l'intégration de notre espèce dans cet ensemble d'une façon équivalente à n'importe quelle autre espèce. *Sur ce plan*, nous ne valons ni plus

ni moins que le ciron, le moucheron ou le liseron. C'est ce constat qui autorise les revendications unitaires des antispécistes.

Maintenant, si l'on considère ce qui différencie effectivement l'homme et le reste du vivant (animal, plante...), on observe une faculté dont nous ne trouvons la *preuve objective et immédiate* nulle part ailleurs QUE chez nous : celle de produire des abstractions.

Qu'on nous lise bien ! A ce stade, nous ne disons pas : « on observe une faculté qu'on ne trouve QUE chez nous : celle de produire des abstractions ». Mais bien : « on observe une faculté dont on ne trouve la *preuve objective et immédiate* QUE chez nous : celle de produire des abstractions ».

Nous entendons par « abstraction » le sens, la signification émanant d'objets conçus *intentionnellement*, porteurs de signes agencés de façon complexe (langages articulés et récursifs, syntaxes, grammaires, etc.) et renvoyant à des « objets » immatériels (concepts, idées, valeurs), universaux ou absents.

Nous entendons, par abstractions « objectives » les innombrables et multiformes *objets* fabriqués par l'homme et *expressément* destinés à véhiculer, à l'intention de ses semblables – au moyen de *langages* complexes –, les *abstractions* qui sont générées par et dans son esprit : notices, modes d'emploi, thèses, romans, bulletins officiels, anthologies, films, panneaux, planisphère, procès-verbaux, traités, actes notariés, invitations écrites, contrats, faire-part, albums, registres, répertoires, dictionnaires, annuaires, affiches et tracts publicitaires, journaux, photos, émissions radio et audio, smartphones, billets de banque, notes de frais, fiches de paie, agenda, etc.

La liste est sans fin.

A peu de choses près, les abstractions objectives constituent ce que Karl Popper, le célèbre philosophe autrichien des sciences, appelle le « Monde 3 », qui est celui de la connaissance des « contenus de pensée » ou « idées » (le « Monde 1 » étant celui des phénomènes physico-chimiques et le « Monde 2 », de la conscience, de l'activité psychique essentiellement subjective).

Pour ainsi dire, entre la matière et l'esprit existe un monde tiers, à cheval entre ces deux mondes, à la fois matériel et immatériel, celui des abstractions objectives, propres à l'homme. Enfin, nous entendons par abstractions « immédiates » (im-médiates) les objets produits par une conscience, immédiatement saisis par une autre conscience comme porteurs sémantiques d'abstractions. Voilà pourquoi ne peuvent pas être attribuées directement à l'animal (ou à la plante) les abstractions qu'une conscience humaine croit pouvoir déceler en lui (en elle) d'après l'étude qu'elle fait de ses comportements.

Car il ne s'agit dans ce cas JAMAIS de constats manifestes et évidents mais TOUJOURS, en l'absence d'abstractions objectives comme celles observées chez l'espèce humaine, *d'hypothèses, de déductions et d'inférences*. Voire de *croyances*. Les abstractions que l'on croit déceler chez l'animal supposent en effet *toujours* une réflexion, un décodage, une interprétation avant d'être déclarées abstractions. TOUTES ces abstractions sont donc *médiates*.

La subjectivité animale, et encore plus végétale, nous étant interdite, il est faux, abusif, trompeur d'affirmer avoir la « preuve » que l'animal, ou la plante, pense, dans le sens « produire des abstractions ». Le plus audacieux qu'il nous soit possible d'exprimer, par analogie, et *par analogie seulement*, ce point est capital, est que l'animal se comporte *comme s'il pensait*, comme s'il était capable d'abstraction. Car, de cette capacité, seulement en l'espèce humaine nous en avons des *preuves concrètes*, immédiates et en nombre illimité. Nous *savons* que nous pensons.

Bien que cela puisse paraître une nuance anodine, nous avons bien là un signe distinctif, *absolu*, entre l'homme et toutes les espèces vivantes. Cette nuance change tout !

C'est elle que nous ajoutons aux observations et aux commentaires de Franz de Waal, par exemple, lui qui voit dans le langage humain une communication « symbolique et infiniment flexible ». Et cette distinction, qui sépare *radicalement* le règne humain du règne animal, nous permet d'affirmer une différence de *nature* entre les deux.

Les conséquences de cette spécificité humaine sont très importantes, non seulement par leur impact sur le monde environnant (on le voit, par exemple, avec la question des perturbations climatiques d'origine anthropique), mais aussi dans notre compréhension de la subjectivité humaine en rapport avec les questions essentielles de la connaissance, de la souffrance ou de la responsabilité.

Ainsi, nous pouvons conclure que l'homme est à la fois :

- un « *sous-produit* » *comme un autre* de la Nature. Les différences remarquées entre ses aptitudes et celles des autres espèces vivantes sont pour la plupart des différences de *degré*. A ce titre, essentiellement physique, biologique et psychologique, l'homme n'est ni supérieur ni inférieur à quoi que ce soit dans l'Univers ;

- un *élément exceptionnel*, une espèce disposant seule de façon immédiatement évidente d'une *faculté spirituelle* qui la rend foncièrement différente de toutes les autres espèces. Nous sommes là devant une différence de *nature*.

Cela ne nous rend pas « supérieurs », contrairement à ce qu'une vaine gloriole a pu prétendre, mais, du fait de la *liberté* sans limite que nous octroie cette faculté, cela nous consacre malgré nous *responsables* de nous-mêmes comme de l'ensemble des règnes existant sur la Planète.

Nous comprenons que la spécificité humaine d'abstraction n'est pas facile à admettre face aux continuités avancées par la théorie de l'évolution. Elle est cependant défendable si l'on conçoit que la pensée abstraite humaine n'est pas « seulement » comme le dit M. de Waal, « un moyen parmi d'autres pour la survie ». Mais qu'elle constitue une aptitude unique pour autre chose que la survie : pour la liberté.